

60. La mort vaincue.

L'espérance de la liberté comme la liberté de l'espérance se vivent comme nous l'avons vu en dépit de la mort dans cette confiance en ce Dieu qui est, était et sera, mais elle se vit aussi dans l'aspiration de la création entière à la rédemption : à travers la pacification de l'humain bien sûr, mais encore dans l'avènement du Royaume qui demeure sous les traits de l'espérance prophétique, la paix pour tous, la sécurité pour tous, la prospérité pour tous et les relations fraternelles. La liberté comme aspiration à la rédemption se lie à Dieu dans ce désir de faire toute chose nouvelle : elle se sent et se sait co-participante à ce grand projet pour l'humanité mis en mouvement et en lumière par de nombreux acteurs dont le principal reste néanmoins Jésus, le Crucifié-Ressuscité.

C'est en lui que nous vivons la participation de la Création à la Rédemption dans son Absence qui demeure une Présence incitative, joyeuse et motivante.

« L'événement pascal est, à proprement parler, le contraire de ce qu'aurait été une réanimation de Jésus de Nazareth mort sur la croix. C'est en tant qu'Absent que le Christ peut être Présent, dans un ordre de vérité autre que les retrouvailles. Les femmes venues prendre congé de Jésus trouvent le jeune homme en blanc et l'annonce de Pâques qui les attendent dans le tombeau, mais pas le Crucifié (Mc 16,1-8), les deux disciples sont aveugles à la présence du Ressuscité qui les accompagne vers Emmaüs, mais remplis de sa présence, dès qu'il a disparu, sur le chemin du retour à Jérusalem (Lc 24,13-35), et le Fils qui va remonter vers le Père enjoint à Marie de Magdala de ne pas le toucher (Jn 20,14-18). ... Or, précisément, Jésus apparaît à Pâques comme celui qui est à la fois corporellement absent et dont on ne peut prendre congé (Pâques ou rien, La Résurrection au cœur du Nouveau Testament (François Vouga et Jean-François Favre, éd. Labor et Fidès 2010, p.362). »

« Il disait : Je suis la vie. La chaîne des « déjà », sur quoi repose le récit, s'allonge : le soleil déjà levé, la pierre déjà roulée, et maintenant Jésus déjà en Galilée, selon une parole déjà dite de son vivant. La foi naît de cette reconnaissance d'un don qui précède et qui fonde, d'une grâce déjà là. La parole surplombe l'abîme de la mort. « Jésus a été abattu par les hommes — Dieu l'a relevé » : voilà le sens premier de la résurrection. La formule est fréquente dans les Actes (Ac 2,23-24.36; 3,14-15; 4,10; 5,30; etc.). L'Evangile vit de cette verticalité retrouvée. Celui qui disait par ses miracles «je suis la vie » est mort, mais de sa tombe même, Dieu lui donne raison. A ce Fils qui, du geste et de la parole, a mis le Royaume à portée des hommes (Mc 1,11.15), le Père donne son plein accord. C'est avec la victime qu'il se solidarise, non avec les bourreaux, qui se croyaient pourtant défenseurs de l'honneur de Dieu. Au moment de sa mort, dans le déchirement du voile du Temple (Mc 15,38), Dieu a renoncé à tout lieu saint pour rejoindre son fils en exil. La Galilée est cette première étape de l'exil vers les nations du monde. Allez dire à ses disciples et à Pierre : « Il vous précède en Galilée » (Mc 16,7). Notons bien que la nouvelle à faire passer aux disciples ne concerne pas l'absence du corps ; elle signale le lieu nouveau de la présence. Que le corps ait disparu n'est pas le message, mais bien que le Crucifié ne puisse être classé comme une affaire périmée. C'est pourquoi je préfère parler du tombeau ouvert que du tombeau vide. Capter l'attention sur le vide de la tombe est égarant : au jour de Pâques, la mort subit une fracture, une ouverture forcée, une béance, une effraction de son pouvoir. Que tous les endeuillés le sachent, et que les bourreaux l'apprennent à leurs dépens : la mort n'est plus un point final.

(Daniel Marguerat, Résurrection, une histoire de vie, ed. du Moulin, 2001, p.44-45). »



Georges Haldas a proposé de penser la résurrection comme l'oeuvre de la mémoire de Dieu. Suivons ce beau thème. Par la mémoire, le souvenir du passé échappe au temps et à l'espace ; il est comme présent. Par-delà l'abîme du temps écoulé, la mémoire lui insuffle vie. C'est ainsi que j'existe dans la mémoire de Dieu : je suis nommé, aimé, parlé, reconnu de lui. Avant que de naître, j'ai été nommé par Dieu ; j'existais dans son désir et dans le désir de mes parents. Mon être dépend de cette nomination de Dieu, qui me précède, et qui fera mémoire de moi lorsque je ne serai plus.

De même, je pense et j'espère — au sens fort - qu'au moment où me seront arrachés ceux que j'aime, au moment où je ne puis plus rien pour les retenir à la vie, quand ils me glisseront des mains, Dieu se tiendra en face pour les accueillir et redresser en sa mémoire leur corps affaibli. Ils rendront leur souffle ici pour le reprendre ailleurs, auprès de Dieu.

(Daniel Marguerat, Résurrection, une histoire de vie, ed. du Moulin, 2001, p.86)

En Jésus-Christ la mort spirituelle qui séparation d'avec Dieu n'existe plus.

Ainsi : en Jean 11:25 Jésus lui dit : Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi vivra, même s'il meurt ;

josette Sauthier LA PAGE DE LA SAGESSE

LA VRAIE MORT, ce n'est pas mourir,
mais c'est arrêter d'espérer, arrêter d'aimer,
arrêter de croire, arrêter d'oser, arrêter
d'avancer.

La VRAIE VIE c'est de continuer, encore
et toujours, même devant la mort.

Louis Evely, sur le blog Deuil :
www.puisquetupars.com